

marchandes dont les mœurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent: 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bourgeoise* (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétribution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitants de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartements, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour re-

cevoir des officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenants¹, pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont pas précisément à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instants avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves,

¹ Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillants, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe générale, sans arrière-pensée, et dont le dévouement n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent les tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment, pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés particulières. Les liens de parenté ne suffisent pas toujours; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir: soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe

recherchent peu les occasions de se produire; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et déappointements, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, ces messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitants de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même: un clerc de notaire ou d'avoué, un commis marchand est officier dans la garde citoyenne; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses baïonnettes; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses œuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguïté de leurs ressources financières les

éloigne aussi du monde ; et à Paris plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spectacle, et sort impunément du café, sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans cesse l'argent à la main ; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois ; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'oeillade classique, et en rajustant son col dans la glace : « Écrivez, c'est moi « qui paie. » Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intrigant ; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire ; adieu les douces jouissances de l'amour-propre ; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir ; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots ; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilège de faire rire les départements, un de ces bons mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent ? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes ? Quelle maison de bonne compagnie leur aura permis l'entrée de ses salons ? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises ? Quel sera le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers ?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute, les rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différents postes que dessert la garnison ; dans les moments de loisir que leur laisse un service constamment pénible, ils se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal ; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Éléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire*. On les aura vus dans les guin-

guettes du boulevard extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, ou aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, ils se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, ou n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le temps de visiter nos grands monuments publics: du Louvre, les plus curieux auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades

d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin*¹.

L. MONTIGNY,
capitaine au 65^e régiment.

¹ C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.

